

- Ambassadeur de la poésie belge, Mustafa Kör succède à Carl Norac qui le fut ces deux dernières années.
- Il aura pour mission d'offrir un regard personnel et poétique sur des thématiques liées à la Belgique.

Mustafa Kör, nouveau poète national

Rencontre Guy Duplat

Ce mercredi 23 mars, Mustafa Kör, le cinquième poète national, sera intronisé dans le beau cadre du jardin botanique de Meise. Il succédera pour deux ans à Charles Ducal, Laurence Vielle, Els Moors et Carl Norac, dans ce rôle d'ambassadeur de la poésie belge. Il dévoilera alors son premier poème, *Vers vous* (que nous publions en avant-première ci-contre), dans son nouveau rôle.

Sa trajectoire littéraire est tout à fait particulière. Il est né en 1976 à Konya (la ville des derviches tourneurs), en Turquie, et grandit dans une famille de mineurs venue se fixer dans le Limbourg, à Opgrimbie. Sa vie a été bouleversée quand il avait 22 ans et qu'un accident de voiture lui brisa la colonne, l'obligeant depuis à vivre en fauteuil roulant. Un accident qui l'a poussé, en autodidacte qui cite Montaigne ou Rabelais, vers l'écriture pour *"tout exprimer"*, disait-il.

Devenu écrivain à succès, romancier, puis poète, recevant de nombreux prix, il habite aujourd'hui près de Louvain avec sa femme et leurs deux enfants. Un recueil de ses poésies, *De pain et d'amour* (Brood en liefde), est publié pour la première fois en français, traduit par Danielle Losman et Katelijne De Vuyst, aux éditions Maelström. Pour Danielle Losma, *"la poésie de Mustafa Kör est intéressante d'abord parce qu'elle est à nulle autre pareille. C'est une poésie puissante, parfois assez rude, avec des accents expressionnistes, émouvante et très romantique par moments. C'est aussi, comme souvent avec des poètes issus d'autres domaines linguistiques, une redécouverte du néerlandais, que Mustafa utilise parfois de façon étrange, ce qui demande au traducteur de faire*

appel à son intuition encore plus que d'habitude... ou de faire appel au poète lui-même qui, heureusement, est toujours prêt à dialoguer avec ses traducteurs."

Quels sont vos projets comme poète national ?

On me demande d'écrire douze poèmes en deux ans. Pas sur les fleurs et les abeilles mais qui ont un sens sociétal, tout en ayant la beauté de la poésie. Un des thèmes que j'ai choisi est le suicide. La Belgique est dans les dix pays les plus touchés au monde par ce fléau et j'ai moi-même un frère qui s'est suicidé il y a 26 ans. Je voudrais participer par ce poème à la prévention contre le suicide, en

"La poésie, c'est le sel et le poivre qu'on ajoute à son existence."

Mustafa Kör

lien avec ceux qui s'occupent de cette problématique. Un autre sujet qui me tient fort à cœur se manifestera à la fin de mon mandat avec la mise en place d'une plateforme – devenant ensuite, je l'espère, une Biennale – qui réunira des artistes divers (plasticiens, poètes, artistes du spoken word, etc.) qui vivent dans les

deux régions minières du pays. Mon père, avant de déménager au Limbourg, était venu travailler dans le Borinage dès 1963 et pendant dix ans. Je voudrais mettre en lumière les artistes qui s'y trouvent, qui ont grandi dans ces régions qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la Belgique et qui n'ont pas l'occasion aujourd'hui de s'affirmer. Les projecteurs sont centrés sur Bruxelles, Anvers, Gand, et trop peu sur les talents qui existent dans le Borinage, à Charleroi, Genk ou Zwartberg. Je voudrais ensuite pérenniser cette plateforme. J'ai déjà pris contact à ce sujet avec le C-Mine de Genk.

Qu'apporte la poésie ? Votre accident vous a-t-il fait poète ?

La poésie peut être partout, dans une bouteille vide, une souris morte sur la route. Elle survient

quand on ne se contente pas de vivre mais qu'on est émerveillé, quand on échappe au prosaïque du quotidien, c'est le sel et le poivre qu'on ajoute à son existence. Même sans mon accident, la poésie aurait croisé ma route, mais l'aurais-je vue ? Avec mon handicap, avec l'obligation de circuler dans une chaise, je vois les choses autrement, un mètre plus bas, comme avec un regard d'enfant. Cela m'a permis, je pense, de laisser entrer en moi cette poésie que je croisais sans la voir. Mais mes poèmes ne sont pas le fruit de mon accident. Ils viennent du plus profond de ce que les hommes sont, comme cette poésie il y a des milliers d'années des peintres des grottes, comme les feuilles qui poussent sur les arbres. La poésie est engagement, force, rébellion, elle peut venir même quand on connaît un handicap ou une banqueroute, elle est à prendre dans la rue.

Vous êtes originaire du Moyen-Orient, de la Méditerranée, où la poésie reste très vivante, plus que chez nous.

Je suis un poète d'Europe occidentale, flamand, belge, et je ne sais pas écrire des poèmes en turc. Mais vous avez raison sur un point : j'ai grandi avec un père et une mère qui avaient une tradition orale, des mots évocateurs, et cette poésie du quotidien qu'ils avaient m'a nourri goutte après goutte. La poésie dans ces régions du Moyen-Orient est fort populaire, avec même des concours télévisés où on peut gagner une voiture ! Mais chez nous aussi. Quand je parle aux jeunes et que je leur montre ce qu'est la poésie, loin des clichés qu'ils en ont, ils sont enthousiastes. Leur attente est réelle. Je me réjouis qu'il y ait plusieurs chambres dans la grande maison de la poésie. Celle occupée par les artistes du slam, du spoken word, comme Marie Darah, sont de la vraie poésie et je ne pourrais comme eux improviser et participer à des luttes poétiques, mais, même si elles sont différentes, leurs poésies ne sont pas moins valables que celle d'un poète national.